

René VINCENT-VIRY

Prises de Rires

Préface de Claude VANONY

Collection LDV « Lettres de Vosegus »
Nouvelles Editions Pages du Monde
ISBN 979-10-95403-12-8

Préface

Qui n'a pas rêvé de faire une farce ? Tous les enfants ont joué avec le fameux poisson d'avril, je me souviens de l'avoir accroché au dos de mon grand-père, qui, pas dupe, le gardait toute la journée, je suppose, avec le recul, qu'il s'en amusait autant que moi.

Mon grand-père n'était pas le dernier pour faire des farces. Un soir d'hiver, il jouait à la belote chez la voisine, la lampe à pétrole au milieu de la table. Derrière lui, dans la pénombre de la cuisine, Philomène, ladite voisine, avait mis une grosse pièce fumée à cuire dans le faitout. De temps-en-temps elle piquait dedans avec une fourchette pour en vérifier la cuisson. Alors que Philomène était sortie pour chercher du bois, mon grand-père avait rapidement sorti la viande de la casserole pour la remplacer par une « courte-gueule¹ ». Revenue dans sa cuisine, Philomène piquait toujours avec sa fourchette dans ce qu'elle croyait être la viande fumée, en réalité elle piquait dans le bois du sabot et s'étonnait de sentir la viande toujours aussi dure, on l'entendait dire : - Elle n'est toujours pas cuite ? Ça alors !...

J'ai eu le grand honneur de participer à l'une des grandes farces citées dans ce livre, celle des bouteilles achetées à prix d'or par une entreprise qui n'est jamais venue les ramasser, en fait de bouteilles, c'était du bidon !.. Il paraît, je dis bien il paraît, que certaines cagettes, pleines à ras bord, seraient encore sur les trottoirs entre La Bresse et Cornimont. J'ai toujours gardé ma carte de CON.

Faire des blagues, raconter des blagues, j'ai commencé de bonne heure dans ce genre d'exercice, au plus loin que je m'en

souviens c'était à l'école maternelle et depuis j'ai continué, j'en ai même fait un métier. Mais raconter des blagues et faire des blagues il y a un fossé pas toujours facile à franchir, j'entends la blague organisée, la blague réfléchie, celle qui tout en étant grandiose n'atteint pas la dignité des personnes ni, bien-sûr celle qui reste conforme aux tablettes de la Loi.

Une bonne blague ne peut se faire seul, il faut de la complicité, du bon sens, de la perspicacité et... du temps !..

Les farces et les poissons d'avril concoctés par René Vincent-Viry et ses comparses entrent dans le professionnalisme, c'est du grand art, de la « pisciculture humoristique » comme il le dit lui-même.

Quoi de plus drôle que de prendre le train pour un voyage de 280 kilomètres alors que pour se rendre au même endroit en voiture il n'y aurait eu que 20 kilomètre à faire !..

Comment garder sa jeunesse ? Tel un livre de recettes, en lisant *Prises de Rires* vous apprendrez beaucoup de choses. René Vincent-Viry a la plume facile, ça on le savait déjà, mais dans son dernier ouvrage il nous prouve, s'il en était besoin, que la vie n'est pas aussi triste qu'on pourrait le penser, tout y est, du rire, quelque fois grinçant, quelque fois cruel, (un malheureux chat en a fait l'expérience).

On y trouve aussi de l'émotion et une jolie petite histoire d'amour. Vous apprendrez aussi des choses sur le blason de la Lorraine.

Les Bressauds et les Gérômois connaissent (encore un peu) la « Guerre des Hauts », mais comme le dit René, la seule guerre qu'il faut défendre c'est bien la guerre du rire.

Bonne lecture.

CLAUDE VANONY

1. Gros sabot de bois vosgien.

Avant-Propos

A tous les farceurs qui ont participé à cette vaste pêche.

1^{er} avril ou pas, nous avons tous un jour ou l'autre mordu à l'hameçon. Dans les Vosges, pendant plus de quarante années, des farceurs ont tendu des lignes d'appâts pour le plaisir de rire. Des milliers de « poissons » se sont fait attraper. En lisant *Prises de Rires*, vous allez vivre ou revivre cette pêche abondante dans son intégralité. Tous les faits décrits dans ce roman ont réellement existé.

Seuls, Fabrice et Christine, personnages omniprésents, sont totalement imaginaires. Laissons-les-nous emmener dans les mailles de ce drôle de filet historique.

Le rire est une thérapie gratuite et généreuse, alors profitons-en !

Sourions, rigolons, plaisantons, pouffons.

Rions sérieusement, mais rions...

Comme tous les vendredis soirs dans la capitale, les véhicules se soudaient les uns aux autres sur le boulevard périphérique saturé. Fuyant ce chahut hebdomadaire, Parisiens et banlieusards se pressaient pour savourer un week-end qui s'annonçait déjà trop court. Le ciel gris et bas crachait une pluie fine. Sur le boulevard Saint-Germain, après une longue journée de travail, Fabrice marchait rapidement pour atteindre la bouche de métro Saint-Germain-des-Prés. Se retrouver quotidiennement dans ce « ver de terre » l'agaçait. Et demain, ce serait à nouveau le même scénario, comme tous les jours de la semaine, du mois, de l'année.

Pareilles aux stations précédentes, les classiques faïences opalines défilèrent précédant le panneau bleu à lettres blanches annonçant la station Asnières-Gennevilliers. Le bruit métallique du frottement sur les rails se tut à l'arrêt brutal de la rame. Comme à l'accoutumée, dès les portes à peines ouvertes, le flux et le reflux des voyageurs se croisèrent dans une bousculade invraisemblable. Fabrice força le passage pour ne pas se faire refouler au fond du compartiment. Il longea le quai, sortit de la gare, se dirigea vers le parking et monta dans sa voiture stationnée là depuis 6 heures du matin. Précédant la nuit,

la brume gagnait du terrain, manière discrète d'accompagner les derniers soubresauts d'un hiver finissant. Le mois de mars se terminait comme il avait commencé, dans la grisaille avec toutefois quelques minutes de gagnées avant que le jour ne disparaisse. Fabrice avait encore une demi-heure à trois quarts d'heure de route à effectuer avant de rejoindre son pavillon situé à Pontoise, au Nord-Ouest de Paris, si toutefois il ne se retrouverait pas coincé dans les derniers bouchons. Comme d'habitude, il ne serait pas à la maison avant 20 heures.

Son travail de journaliste l'occupait beaucoup et cela ne le dérangeait pas, il aimait ce boulot ! Mais il aurait tout donné en échange des trajets laborieux, de la ville assourdissante, des gens stressés, de la course au lendemain. Cette vie de cinglé l'incommodait. Afin de couper court à ses réflexions négatives, il alluma la radio. À cette heure, les stations principales diffusaient sans interruption les infos de la journée, toutes plus sinistres les unes que les autres. Si elles ne l'étaient pas, elles régurgitaient les mensonges politiques avec une incroyable certitude. Entrecoupées de publicités débiles et insistantes, ces ondes ennuyeuses l'exaspéraient. Qu'est-ce qu'il en avait à faire du prix au kilo des côtelettes de porc chez les « D'Artagnan » de la distribution ou d'une remise de 10 % sur les crèmes anti-rides à la condition expresse d'en acheter trois paquets chez les nouveaux commerçants. Il mit la radio en mode recherche en espérant qu'elle se calerait sur une station diffusant une musique relaxante. Soudain, le scanner

s'arrêta sur une station régionale au moment précis où un flash annonçait un fait particulier qui attira son attention.

Une information invraisemblable : – Deux soldats de la Seconde Guerre mondiale, sortis de la forêt, seraient réapparus dans le fond d'une vallée vosgienne. Hagards, sales, barbus, armés de vieux fusils rouillés, ils se seraient présentés affamés à un commerçant ambulancier pour quémander du pain. La population était quelque peu affolée et la police aidée de l'armée était à leur recherche. Un envoyé spécial allait être délégué sur les lieux. On devrait en savoir plus demain.

Que se passait-il encore de bizarre dans ce département de l'Est où la forêt semble enfermer les habitants dans une quiétude éternelle, cependant très mystérieuse ? Sans doute l'humoriste Laurent Gerra exagérait-il un peu à la radio lorsqu'il parlait de cette contrée reculée en imitant Jack Lang débarquant à l'Auberge du Vieux Bouc ; cependant ce coin de France devait tout de même avoir quelque chose d'intrigant.

De cette région, il lui restait en mémoire le superbe film *Les Grandes Gueules* de Robert Enrico avec Bourvil et Lino Ventura. Il n'avait rien oublié des images en cinémascope représentant les vastes forêts et les calmes montagnes. Il se souvenait bien sûr du drame de la Vologne, et puis aussi de la fameuse « bête des Vosges ». Il se souvenait avoir effectué un reportage sur ce loup mystérieux tueur de moutons sur les terres de cette étrange petite république dont

il avait jusqu'alors ignoré l'existence. Il n'avait pu franchir la douane de ce minuscule domaine qu'en se soumettant à l'achat d'un bizarre laissez-passer. Pressé de ramener à Paris ses photos de moutons égorgés, il avait traversé ce territoire sans se soucier de sa particularité étonnante ni même de son nom. Malgré l'impression de sérénité, la vie dans ces « montagnes à vaches » devait être rude. Ces « ballons » ne l'avaient pas convaincu, jamais il n'y était retourné. Et pourtant, sans en connaître la raison, il lui semblait avoir l'envie de s'y rendre à nouveau un jour.

Arrivé dans son quartier résidentiel, il chercha comme d'habitude une place pour garer son véhicule. Il la trouva tout au bout de la rue. Le calme régnait parmi les pavillons disposés comme des militaires un 14 juillet. Protégé derrière ses volets clos afin d'éviter les regards voyeurs ou douteux, chaque résident devait être accroché à son poste de télévision. Passablement désabusé, Fabrice balaya du regard la rue de gauche à droite. Il n'y avait décidément rien à voir dans ce décor où seuls, les toits d'ardoises traçaient l'horizon. Pas une colline ou un vallon ne s'aventurait à rehausser le paysage, pas un arbre ne détachait sa silhouette dans le ciel qui s'éteignait doucement. Il récupéra son courrier dans la boîte à lettres, poussa le petit portillon précédant le mini jardin et rentra chez lui.

À la télévision, le journal de 20 heures venait de commencer. Fabrice resta attentif aux titres annoncés. Des infos classiques devenues hélas banales : conflits éternels au nom de l'argent, de la religion ou du pouvoir ; nouvelle

condamnation d'un responsable politique, revendications syndicales et plaintes invariables du peuple français ; le tout bien évidemment précédé de l'information la plus importante : le score décevant d'un club de foot de deuxième division mais absolument aucun propos sur ce qu'il avait entendu à la radio concernant les Vosges.

Il ne vit rien de ce bulletin d'information pas plus que le film qui suivit, trop préoccupé qu'il était par cette histoire incroyable de soldats, sans comprendre pourquoi elle l'interpellait à ce point. Il se promit d'en savoir plus. Demain, il se renseignerait.

L'information de la veille ne le quittait pas. Dans le métro, il tenta d'apercevoir un titre ou une photo à la une des quotidiens lus par les différents voyageurs. En vain ! En remontant le boulevard Saint-Germain, il s'arrêta dans tous les kiosques en espérant découvrir un article, mais rien. Pourquoi ce trouble étrange l'obsédait-il à ce point dans ce fait divers, peu ordinaire certes, mais pas franchement bouleversant ? Il avait couvert au cours de sa carrière des événements beaucoup plus extraordinaires sans pour cela ressentir une telle préoccupation. Était-ce l'air pur des Vosges qui l'attirait ainsi ? Arrivé au bureau, il écouta sur un téléviseur toutes les chaînes d'infos, questionna ses collègues. Rien ni personne ne lui apporta une information supplémentaire. Pourtant, il n'avait pas rêvé, il avait bien entendu sur une radio que deux soldats de la dernière guerre étaient réapparus dans la forêt vosgienne.

Dans sa surprise, il n'avait même pas pensé à noter quelle radio avait diffusé cet événement. Il ne pouvait en rester là. Il se connecta à internet et tapa sur son clavier « soldats – dernière guerre – Vosges ». Diffusé par le journal local, un petit article de presse apparut sur l'écran de son ordinateur, confirmant qu'effectivement, deux individus armés, probablement des soldats de la Seconde Guerre mondiale, avaient été aperçus aux abords de la forêt dans la vallée de La Bresse. Fabrice composa le numéro de téléphone du journal, le temps de quelques bips et une standardiste lui répondit allègrement. Il se présenta et lui demanda quelques renseignements à propos de l'apparition des militaires. Elle le pria de patienter quelques instants, le temps pour elle de le mettre en communication avec la journaliste qui couvrait cette étonnante affaire.

– Christine Mercier, bonjour Monsieur. Que puis-je pour vous ?

Il lui fallut quelques secondes de répit pour engager la conversation. Le timbre conciliant de la voix perçue dans l'écouteur l'avait agréablement surpris, voire troublé.

– Allo... allo... ?

– ...Oui... excusez-moi, bredouilla-t-il. Euh... Voilà le but de mon appel...

Après que Fabrice eut expliqué l'intérêt qu'il portait à cette affaire, Christine Mercier se prêta très aimablement à lui fournir des détails intéressants :

– Depuis quelques jours, deux soldats affolaient les habitants. Les jeunes filles craignaient de les rencontrer en attendant le bus du petit matin pour se rendre à leur travail, les personnes âgées ne voulaient plus rester seules dans leur maison. Des vols dans les vestiaires des usines avaient été constatés ainsi que dans les potagers de particuliers. De jour en jour, des lapins disparaissaient, les poulaillers se vidaient. Des coups de feu avaient même été tirés auprès d'une usine où les individus avaient tenté de pénétrer, probablement à la recherche de nourriture. Affolés, ils s'étaient enfuis par la rivière proche, l'avaient traversée de l'eau jusqu'au ventre et avaient disparu dans la forêt. Le lendemain, un cafetier avait retrouvé devant sa porte un porte-monnaie usé avec à l'intérieur quelques pièces de monnaie frappées de l'ancien franc et une carte de correspondance de guerre datée du jeudi 13 mai 1944 et qui, au vu du texte écrit avec émotion, était probablement destinée à la famille de l'un des protagonistes. L'homme racontait qu'il se préparait à monter au front dans les Vosges et compte tenu de la violence des combats, il n'en reviendrait probablement pas. La découverte de ce papier avait choqué le cafetier qui en avait informé le responsable des anciens combattants de la commune. Car en plus des pièces de monnaie et de la carte de correspondance, une plaque d'immatriculation militaire avait également été trouvée. Les recherches faites jusqu'à présent dans les registres des soldats disparus n'avaient rien donné. Bien qu'apparemment pacifiques, les deux

hommes probablement très âgés créaient l'inquiétude au sein de la population.

À écouter ces infos détaillées, Fabrice éprouva une forte envie d'en savoir plus. Il remercia chaleureusement le journaliste pour son aimable collaboration qui, elle-même le salua avec un certain émoi. Il y a comme ça dans la vie, des rencontres brèves et inattendues capables de marquer agréablement les esprits. En ce samedi 31 mars, la météo plus clémente que la veille, offrait sans retenue un soleil chaleureux. Le ciel d'un bleu intense invitait à la rêverie. Cela faisait huit mois que Fabrice n'avait pris un jour de vacances. Il se dit que quelques jours passés au vert lui feraient le plus grand bien. Au vu des jours de congés en retard, sa direction lui accorderait ce plaisir, ce qu'elle fit dans les minutes qui suivirent sa décision. Et puis qui sait, peut-être allait-il obtenir un scoop ? En quittant son bureau immédiatement, il avait le temps de passer chez lui prendre quelques affaires et de se diriger vers les Vosges pour être rendu à destination en fin de journée. Il chercha sur l'article de presse imprimé le nom du lieu où se passait l'évènement, pianota sur son clavier le nom de la ville afin de consulter la liste d'hôtels, si toutefois existait un hôtel dans ces lieux reculés. LA BRESSE. Une liste d'hôtels et restaurants apparut à l'écran. Sans s'attarder sur le type d'établissement, il composa le numéro du premier inscrit au répertoire et réserva une chambre. Excité comme un jeune adolescent se rendant à un premier rendez-vous

amoureux, il sauta dans le métro sans prêter attention à tout ce qui habituellement le dérangeait, reprit sa voiture, arriva chez lui, où depuis longtemps plus personne ne l'attendait. Il remplit à la hâte un sac de quelques vêtements et de babioles indispensables du genre rasoir, brosse à dents et dentifrice, tout en s'assurant de ne rien oublier de son équipement photographique. Il referma la porte d'entrée rapidement, en tourna doublement la clé, tira le portillon du jardin sans même apercevoir son voisin et sauta dans sa voiture après avoir « balancé » son sac au fond du coffre. Une heure plus tard il roulait sur l'A5 en direction de l'Est.

Le plus gros du trafic l'ayant précédé, il n'eut aucune difficulté à rejoindre les Vosges. Il dépassa le panneau d'entrée de l'agglomération de La Bresse sur les coups de 19 h 30. Le calme habituel de cette petite ville de province le surprit quelque peu. Tous les rideaux des magasins étaient tirés, seules quelques enseignes encore allumées indiquaient les rares bars et restaurants ouverts. Son GPS lui indiqua le chemin à suivre. Il aperçut sur sa gauche l'hôtel de ville, dépassa la place du marché, s'engagea dans un rond-point précédant la rue Paul Claudel, l'écrivain originaire du pays, frère de la célèbre sculptrice Camille. Au carrefour suivant, il bifurqua sur sa gauche et s'engagea dans une petite vallée parsemée de quelques habitations disséminées à flanc de montagne. Sur la route sinueuse bordée d'une rivière, il ne croisa que deux ou trois voitures, n'aperçut aucun piéton ; apaisante atmosphère radicalement différente de la veille

au soir dans les rues de Paris. Compte tenu des événements, il s'attendait à trouver une certaine agitation, des véhicules de presse, de gendarmerie, pourquoi pas de l'armée, mais rien de tout cela. Le calme dominant s'opposait à l'affolement que l'annonce radiophonique lui avait laissé imaginer.

– Qu'importe s'il ne se passe rien dans ce coin perdu, se dit-il, ces quelques jours à la montagne me seront, de toute manière, bénéfiques.

Il arriva devant l'Auberge des Skieurs allumée de tous ses feux. Quelques taches de neige morcelaient de leur blancheur la montagne assombrie par la nuit tombante. Un air frais et pur emplit ses poumons dès qu'il posa un pied hors de son véhicule. Il se présenta au bar de l'hôtel, il était attendu. Il commanda un « Picon bière ». Tout en dégustant cet apéritif préféré des gens de l'Est, il écoutait les conversations échangées entre les consommateurs accoudés au comptoir. On parlait avec excitation, on parlait des soldats ! Forcément intéressé, Fabrice se tourna vers un client :

– Alors c'est vrai cette histoire de soldats de la dernière guerre ?

- Ben oui, lui répondit le premier en vidant son verre de pastis. Ça fait quinze jours que ça dure. On dit qu'ils ont encore été aperçus hier soir.

– C'est vrai confirma Benjamin. Claude les a vus hier soir sur la route de Machey. A l'embranchement d'un

chemin. Y faisait à peine nuit. Hein Claude, hier soir, les soldats, tu les as bien vus à Machey ?

– Ben un peu que j’l’es ai vus ! Y avait un feu pas bien loin de la route ! Oh un p’tit feu, mais ça m’a intrigué. J’m suis arrêté et là, dans les phares, j’les ai vus ! Deux gars, barbus et chevelus, sales. Y’z’ont ramassé leurs fusils et y s’ont sauvés dans la forêt après avoir éteint le feu avec leurs pieds. Y z’avaient la trouille c’est sûr, mais moi j’crâ-nais pas non plus, même dans mon tracteur. C’est qu’y sont armés les zigotos !

Fabrice se rappela l’information entendue à la radio.

– Mais il y a eu des coups de feu ? demanda-t-il.

– Oui, à l’usine ! répondit Claude. Averti par un ouvrier cariste, le concierge a sorti le fusil.

– Y paraît qu’ils ont tiré sur lui trois fois ! dit un autre un peu rogné par le Côte du Rhône.

– Mais non Riton, c’est des conneries ça ! rétorqua Maurice. Non, je vais vous dire ce que les flics m’ont raconté. Le cariste, il s’était arrêté pour pisser sur le talus au-dessus de la rivière. Il faisait à peine nuit. Soudain, il a entendu comme des bruits de culasses. Et là, en face de lui, il y avait deux soldats debout de l’autre côté de la rivière avec des flingues. Coupant net son envie, il a remonté sur son chariot tout en refermant à la hâte sa braguette puis il est allé prévenir le concierge. Pendant ce temps, les deux types ont traversé la rivière et essayé d’aller faucher des musettes de bouffe dans le vestiaire.

Mais comme le concierge éclairait le dépôt avec un projecteur, ils ont pris peur et se sont tirés par le parking en se faulant entre les voitures et descendus droit dans la rivière. À l’endroit où ils sont passés, il y a un trou de plus d’un mètre. Ils avaient de l’eau jusqu’à la taille. C’est à ce moment-là que le concierge a été chercher son fusil et a tiré sur eux. C’est ça les coups de feu que tu racontes Riton ! Il les a loupés. Ils se sont enfuis à travers champs. On ne les a pas revus !

– N’empêche que le lendemain, y z’ont piqué des lapins chez Pierrot.

– Oui mais ça, c’est pas forcément eux.

– Mais si, affirma Maurice. Ils ont perdu une gourde près du clapier à lapins. Une gourde militaire.

– Ben c’est comme mardi soir, dit Marcel, devant le bistrot de chez Arthur.

– Je sais, répliqua Maurice, j’y étais ! Je livrais du vin. Il devait être environ 18h30. Le boulanger effectuait sa tournée. Il y avait trois ou quatre clientes près de sa camionnette. Tout d’un coup, les deux soldats ont jailli de derrière le hangar en criant « On a faim, donnez-nous du pain ! ». Ils avaient plutôt l’air d’avoir peur. Celui qui criait avait la voix cassée, un peu tremblotante, comme un vieux ! À mon avis, ils sont mal en point ! Et puis ils sont « wouettes¹ » ! C’est la cafetière qui les a vus la première. Raide de peur, elle a crié : « Moooon les voilà ! »

1. Sales, en patois local.

Fabrice sourit à entendre l'accent vosgien et ses expressions particulières tel ce « Mooooon » caractéristique exprimant un grand étonnement.

– Tu nous remets une tournée, commanda Maurice au patron avant de reprendre son récit. « Du pain, donnez-nous du pain » braillait un des deux soldats le fusil en joue. Trois femmes sont rentrées dans le bistrot, une autre a traversé la route en courant et est rentrée chez elle. Le boulanger a refermé son portillon, sauté au volant de sa camionnette et a démarré en trombe en appuyant comme un forcené sur son klaxon. Complètement affolés, les deux sauvages sont partis en courant vers la forêt. C'est après que j'ai aperçu sur la route un objet tombé de leurs poches. Je l'ai ramassé. C'était un vieux porte-monnaie, tout fripé.

– Et il y avait quelque chose à l'intérieur ? demanda Fabrice.

– Ben oui ! Des pièces de monnaie. Des anciennes pièces datées de 1942, des anciens francs.

- On dit qu'une carte aurait été trouvée, c'est vrai ? questionna encore Fabrice.

– C'est vrai, affirma Maurice. Une carte de correspondance militaire, jaunie, sale, pliée en quatre. Il y avait une date, le 13 mai 44. Elle n'a jamais été envoyée. C'est un des deux qui avait commencé de l'écrire. Il n'a pas eu le temps de la poster.

– Et qu'y a-t-il d'écrit sur cette carte, vous avez pu lire ?

– Oui ! L'encre est un peu passée mais j'ai pu facilement deviner. C'est pas très gai. Le type écrit à sa famille.

Il dit que c'est probablement la dernière fois. Attendez, j'ai relevé le texte sur un papier.

Maurice fouilla dans sa poche et en sortit une feuille de papier. Il la déplia et la posa sur le comptoir. Les habitués du bar s'approchèrent, tous curieux d'en savoir plus. Maurice se mit à lire :

Metz, jeudi 13 mai 44

Mes chers parents. Vous n'avez pas oublié que, aujourd'hui, j'ai 32 ans, et ce soir, c'est peut-être la dernière fois que je vous écris, car nous devons partir bientôt pour le front au-dessus des Vosges. Il paraît que là-bas, le combat est rude, les Allemands se replient et sont sans pitié.

Peut-être que je vous reverrai pas, alors, priez pour moi, et vous mes chères frères et sœur, toi Léon que j'admire, toi Henri, et toi petite Mathilde, ne m'oubliez jamais et pensez que

Le Capitaine vient de nous avertir qu'il fallait faire notre paquetage car nous embarquons maintenant. Je finirai ma lettre quand nous serons arrivés aux Vosges.

– Ben dis donc, en effet, c'est pas gai, s'exclama Riton en vidant son quatrième Côte du Rhône.

– Et c'est pas tout, continua Maurice. Dans le porte-monnaie, il y avait aussi une plaque d'identité militaire. Un certain Aymard. Ça fait une semaine que le président des anciens combattants fait des recherches dans la liste des soldats disparus. Pour l'instant, il n'a rien trouvé.

Mots, jeudi 13 Mars 44

Mes chers Parents

Vous n'avez pas oublié que
 aujourd'hui j'ai 32 ans, et ce soir, c'est peut-être
 la dernière fois que je vous écris, car nous devons
 partir bientôt pour le front au-dessus des Vosges
 et paraît que le combat est rude, les
 Allemands se reculent et sont sans pitie.
 Peut-être que je vous reverrai pas, alors priez
 pour moi, et vous mes chers frères et sœur, toi
 Léon que j'admire, toi René, et toi petite Mathilde
 ne m'oubliez jamais et pensez que
 de L'Espagne vient de nous avertir qu'il fallait
 faire notre paquetage car nous embarquons maintenant.
 Je t'embrasse, ma lettre quand nous serons arrivés
 aux Vosges.

Fabrice confirma qu'il avait effectivement pris connaissance de ces détails à la radio et sur internet. Après que chacun eut payé sa tournée, ils passèrent à la salle à manger. Il était grand temps d'éponger les « Picon-bières ». Maurice invita Fabrice à se joindre à leur table, ce qu'il accepta avec enthousiasme. Il n'avait pas imaginé pouvoir parler aussi facilement de cette affaire invraisemblable. Venu dans les Vosges pour en savoir plus, il eut la conviction d'avoir frappé à la bonne porte. Il devait être le seul reporter dans l'auberge. Si d'autres journalistes avaient été présents, ils se seraient probablement manifestés. Entre deux coups de fourchette, il demanda à ses compagnons de table :

– Et il y a d'autres habitants pour les avoir aperçus ?

– Ah oui, reprit Marcel. Il y a un gars dans l'autre vallée qui travaillait dans son jardin. Il a entendu un bruit bizarre plus haut sur le sentier. Machinalement il a levé

la tête et il a vu deux gaillards casqués, avec des fusils. Sans réfléchir, il s'est mis à leur courir après, un crochet de jardin à la main. Les deux types se sont carapatés. S'il n'avait pas eu des sabots aux pieds, il les aurait rattrapés. Ah lui, il n'a pas eu peur hein !

– Tu parles, un ancien d'Algérie ! ajouta Riton en vidant la carafe. Y paraît qu'il y en a qui dorment avec les couteaux sur la table de nuit et que Ninie, elle va dormir chez son fils. C'est sûr, à 90 ans passés ! Non mais, ils foutent la trouille à tout le monde ces deux zouaves-là.

– Et les journaux locaux, ils en parlent ? demanda Fabrice.

– Sûr ! affirma Benjamin. Ça fait au moins le cinquième article. Tous les jours, il se passe quelque chose de bizarre, alors tu parles, les journalistes, ils en raffolent de ce genre de trucs.

– Au fait, toi, tu viens d'où ? questionna Maurice.

– De Paris.

– Tu es journaliste ?

– Oui, pour un magazine hebdomadaire. Lorsque j'ai entendu cette histoire de soldats à la radio, j'ai décidé d'en savoir plus, indiqua Fabrice tout en se servant avec gourmandise une seconde ration de « toffoyes » (recette locale). Mais comment ont-ils pu tenir aussi longtemps ? Sans manger, sans vêtements, sans soins, c'est impossible !

– Ben, c'est bien ce que tout le monde se demande ! affirma Riton qui, étonné de voir son verre encore à moitié plein, reprit une large portion de munster.

– Pour moi, poursuivit Maurice, ils ont vécu de pas grand-chose. Un peu de vols de poules et de lapins par ci par là, des légumes dans les jardins, des pommes, et puis des fruits sauvages et du gibier. Quand on voit comme ils sont maigres, ils n'ont pas fait des festins tous les jours.

– Ouais, et tout ça sans pinard ! conclut Riton.

– Depuis le temps, moi je pense qu'ils sont devenus fous ! Faut se méfier, affirma Claude.

– Mais ça ne risque rien, dit Marcel sûr de lui. Je crois que s'ils sortent du bois, c'est pour chercher à manger, c'est tout. Tu ne crois pas Claude ?

– En tous les cas, ils n'en n'ont plus pour longtemps à fiche la trouille. Ils ont été localisés près du col de Bramont. Il y a une battue de prévue demain matin, à mon avis, y sont cuits !

La conversation se prolongea tard dans la soirée. Après la deuxième tournée de gentiane, – original digestif qu'il est coutume de boire dans les Vosges à l'issue d'un repas convivial – les Vosgiens quittèrent l'auberge en promettant de se défendre jusqu'à la mort si par malheur ils venaient à rencontrer les deux sauvages militaires. Fabrice demanda sa clé et monta se coucher. Demain, sans aucun doute il en apprendrait plus. Contrairement à son habitude, il laissa la fenêtre ouverte afin de se laisser bercer par l'air frais et le chant du ruisseau tout proche. Quelques minutes à peine lui suffirent pour s'endormir.

2

La nuit fut salvatrice. Fabrice se leva en pleine forme. Après un petit déjeuner copieux, il prit soin de noter tout ce qui avait été raconté la veille par Maurice et ses camarades. À n'en pas douter, ces deux soldats avaient été vus, entendus et semaient une certaine crainte dans les vallées, bien qu'en apparence, s'ils se montraient à découvert, c'était dans l'unique espoir de trouver de la nourriture. Appuyé sur le parapet du pont enjambant la rivière, il admirait le paysage. En contrebas de la forêt, les prés se paraient d'un vert printanier parsemé de milliers de soleils au jaune pur, les jonquilles sortaient de leur léthargie. Les dernières plaques de neige leur cédaient lentement la place, gonflant ainsi le lit de la rivière où quelques truites se risqueraient à gober vers et mouches avant le passage d'un pêcheur impatient.

Satisfait d'avoir quitté pour quelques jours les klaxons de la capitale, Fabrice savourait cet instant lorsqu'un convoi déboula toutes sirènes rugissantes. Une estafette de la gendarmerie bondée d'hommes en tenue était suivie d'une jeep chargée d'officiers, puis d'un véhicule de l'armée rempli de bidasses, et pour terminer, une ambulance kaki marquée d'une énorme croix rouge sur les côtés. Gyrophares flamboyants et avertisseurs assourdissants,

tous ces véhicules venaient du fond de la vallée et se dirigeaient vers le village. En un temps record, Fabrice monta dans sa chambre, empoigna son sac de reportages, bondit dans sa voiture et tenta de rattraper le convoi tonitruant.

Au centre du village les véhicules avaient disparu. À ce premier croisement, il ne sut pas quelle direction prendre. Il se renseigna auprès d'un passant. Des voitures de l'armée et de la gendarmerie étaient effectivement apparues de plusieurs accès. Toutes s'étaient regroupées pour repartir au fond d'une autre vallée. Assurément, une traque s'organisait, mais où ? Quelque peu frustré, sans savoir quelle direction prendre, Fabrice décida d'attendre. Profitant de cette pause obligée, il téléphona à sa rédaction. A n'en pas douter, il tenait une info très intéressante. Et si la presse locale était sur le coup, il était certain d'être le seul journaliste venu de la capitale. Avec une véritable excitation, il relata les faits à son collègue en lui promettant une suite imminente.

Il entra à la maison de la presse et acheta le journal local. Le libraire ne lui avait pas rendu la monnaie qu'à nouveau, les sirènes de police retentirent dans la rue. Fabrice comme les autres clients se précipita sur le seuil de la porte. Le même convoi aperçu devant l'auberge se dirigeait vers la mairie, mais cette fois avec plus de véhicules encore de l'armée, de la gendarmerie, des ambulances, des véhicules de presse, journaux radios et télévisions régionales, mais également les grandes chaînes nationales.

– Merde ! se dit Fabrice, je suis grillé. Il sauta dans sa voiture et suivit le drôle de cortège. Il se gara avec peine près de la mairie. Dimanche et jour de marché, la place du village fourmillait de badauds, de clients, de promeneurs. Il saisit son appareil photo, courut devant l'hôtel de ville. Les véhicules occupaient toute la chaussée. Une vingtaine de militaires, soldats et gendarmes gesticulaient dans tous les sens. Infirmiers et infirmières, journalistes, caméramans tentaient de se frayer un chemin parmi ce remue-ménage. La foule s'agglutinait tout autour des véhicules. Fabrice força le passage. Un attroupement particulier semblait se manifester près de l'ambulance militaire. Sous les ordres du préfet, képis rutilants sur la tête, barrettes reluisantes sur l'épaule, plusieurs gradés dirigeaient les opérations. Un militaire ouvrit la portière latérale du véhicule médical. Un officier pénétra à l'intérieur. On entendit des cris d'affolement. Les curieux trépignaient d'impatience. L'officier sortit lentement à reculons en parlant calmement. Il se voulait rassurant. Tout à coup, un homme en guenilles apparut à la portière. La foule abandonna un cri de saisissement. Fabrice n'eut pas le temps de prendre une photo que l'homme, hébété, s'était retiré au fond du véhicule. Apaisé par l'officier, il réapparut timidement suivi de son confrère.

Paniqués, les yeux hagards, l'angoisse se lisait sur leurs visages. Sales, cheveux longs et crasseux, barbes hirsutes, les deux ermites posèrent craintivement un pied sur le bitume. Protégés par les officiers, entourés de médecins

militaires, l'émouvant défilé se dirigea vers l'entrée de la mairie. Le maire en personne accueillit avec inclination les malheureux qui visiblement n'avaient plus toute leur raison. Soudain, avec une énergie insoupçonnée, les deux vieux soldats s'échappèrent, grimpèrent le perron puis l'escalier menant à l'étage. Un affolement général inonda le hall. Sur la place, la foule ne savait plus que penser. Tout à coup, la porte-fenêtre donnant sur le balcon officiel sur lequel flottent annuellement les drapeaux lorrain, français et européen s'ouvrit précipitamment. Les deux barbus enjambèrent avec aisance le fronton, marchèrent en équilibre sur la corniche. Quelques gradés tentèrent d'enjambrer la balustrade, le préfet paniqué apparut au balcon. A la grande surprise de la foule, les deux soldats déplièrent, avec un sourire effaçant toutes souffrances, une énorme banderole taguée d'un énorme poisson rieur.

Sous les applaudissements nourris des badauds réjouis et de quelques bougonnements de mauvais joueurs, l'armée de plaisantins se regroupa autour du vin d'honneur offert par la municipalité. Mis dans la confiance dès le début, le maire avait tout prévu.

Comme des centaines d'autres poissons, Fabrice avait mordu à l'hameçon. Parmi ce monde délirant, il ne savait plus s'il avait à faire à de vrais ou de faux gendarmes, journalistes et autres caméramans. D'autres agents de presse en perdaient leur latin, comme ce véritable reporter venu de Nancy qui ne comprenait pas pourquoi sa

direction avait envoyé sur le terrain une deuxième équipe de reportage, la fausse équipe bien entendu, paraissant aussi vraie que nature.

Fabrice retrouva Maurice, déguisé en sergent et qui avait largement contribué à ce coup superbement monté.

– Ah ! Maurice, t'étais dans le coup !

– Hé oui, dit le faux militaire en riant aux éclats.

– Mais qui donc est à l'origine de cette farce ?

– Viens, je vais te présenter.

En quelques secondes, Fabrice se retrouva parmi les farceurs déguisés : Dany en préfet, Guy en infirmière, Gilles en adjudant, Jean, Philippe, Pascal et tant d'autres. Avec humour, il leur avoua être venu de Paris pensant tenir la primeur d'une information extraordinaire. Un verre d'Edelswicker à la main, il s'approcha de Christophe et René, les deux soldats cette fois en pleine forme. Avec enthousiasme, il les félicita pour leur humour, et plus encore lorsqu'ils lui détaillèrent le travail de cette énorme mise en scène. Car il s'agissait d'une véritable mise en scène. Effectuer les différentes sorties nocturnes, arranger les costumes, trouver les trente intervenants, les véhicules militaires, maquiller les voitures de presse, organiser la traque...

– Mais l'ambulance de l'armée, où l'avez-vous trouvée ? demanda-t-il.

– Nous avons mis dans le coup un carrossier qui possédait ce véhicule. Trop heureux de participer à la plaisanterie, il l'a repeint entièrement aux couleurs de l'armée.

Il en a été de même pour obtenir la présence de tous les personnages. Dans ce cas-là, chacun apporte ce qu'il manque, du matériel, des vêtements, des voitures et sa bonne humeur. Une fois dans la confiance, tous participent entièrement et savent ainsi garder le secret. C'est ce qui nous a permis de constituer toute cette équipe. C'est comme cela que nous avons pu avoir la coopération de Norbert, faux colonel mais vrai conservateur d'un musée-mémorial de la Grande Guerre ainsi que la connivence de véritables gradés de l'armée.

De nombreux commentaires nourrirent la conversation euphorique qui s'en suivit autour d'un repas bien arrosé. C'est au cours de ce repas que Jean, un des participants, avoua l'incompréhension de son père lorsqu'il donnait à manger à ses lapins. Depuis deux semaines, il avait constaté avec étonnement que son cheptel augmentait de soir en soir, jusqu'au jour où il fut mis dans la confiance. Il hébergea ainsi à contrecœur ces nouveaux pensionnaires sans se priver de manifester avec force sa désapprobation. Sa colère explosa lorsqu'il comptabilisa en plus des lapins, un chevreuil mort : – Ah ben non, là, ils exagèrent, ça va trop loin ! » avait-il crié.

Ayant cru à une véritable chasse organisée, il fut bien attrapé en apprenant que le chevreuil en question n'était qu'une malheureuse bête trouvée morte sur le chemin forestier, que les deux soldats avaient ramassée après avoir fait fuir la camionnette du boulanger. Tous les faits relatés par les différents médias et la population depuis

une quinzaine de jours s'étaient véritablement déroulés. D'in vraisemblables anecdotes s'étaient greffées à ce poison d'avril. Comme cette brave mère de famille qui avait invité ses enfants à déguster le meilleur de ses lapins. Au moment de sortir le futur civet de son clapier, elle fut contrainte de constater que le sacrifié avait disparu. Une autre victime des farceurs, Pierrot, trouva tout de même étonnant que le renard qui lui avait fauché deux de ses plus beaux spécimens n'eût pas « oublié » de refermer la porte de la cage. « On n'a jamais vu un renard refermer la porte d'un clapier ! » dira-t-il devant la caméra (la vraie cette fois) de France 3.



La Liberté de l'Est - 28/03/1990



La rumeur des voleurs de lapins : vérité et mensonges...

Les joyeux lurons ont de nouveau frappé. Deux ans après leur dernière farce.

Traditionnellement, des bressards organisaient une superbe mascarade le 1er avril. Depuis deux ans, ce divertissement avait disparu. La surprise, hier, n'en fut que meilleure!

Depuis quelques jours, deux individus en habit militaire, avait été aperçus errant près des fermes isolées, faisant main basse sur quelques lapins. La rumeur s'amplifiait, le soir on vérifiait la fermeture de ses portes. Mais que faisait la gendarmerie? Hier, plusieurs véhicules chargés de gendarmes ou soldats pas très réglementaires, suivis d'une meute de voitures aux couleurs de

la presse nationale donnaient la chasse.

Vers 11 h, toutes sirènes hurlantes, le convoi remena deux pauvres bères, hirsutes, dans un équipement militaire français type 1939.

La falm les avait fait sortir de leur cachette. Même

LE VRAI DU FAUX

Difficile de reconnaître le vrai du faux. Toute l'équipe avait soigné le décor. Mais une certitude, le maire et l'équipe de FIC Lorrain étaient « vrais ».

DANS LE SECRET

La gendarmerie nous prie d'indiquer que si elle n'est pas intervenue (suite à la rumeur) c'est qu'elle était dans le secret de la farce.

le préfet s'était déplacé pour trouver une solution à leur rééducation.

Cette farce, qui avait nécessité de grands moyens, amusa des centaines de badauds devant la mairie, la sortie de la messe et le marché coïncidant avec l'arrivée du convoi.



Les soldats de la Seconde Guerre mondiale

Des émirs investissent dans une station de ski à La Bresse !